

COURIR Méditations physiques.

Guillaume Le Blanc

Texte lu par Mathilde Lebastard, élève de TL au lycée de Valognes (50)

Lorsque le professeur nous a annoncé en début de cette année de terminale que le livre *Courir* était l'un des livres de philosophie retenus pour le Prix lycéen, nous avons d'abord été surpris que le simple fait de courir puisse être l'objet d'une réflexion philosophique. Pour nous philosopher, c'était réfléchir sur les grandes questions existentielles que se posent les hommes: Comment peut-on penser la liberté ? Dépend-il de nous d'être heureux?; Peut-on ne pas avoir peur de la mort? etc.. Courir, pensions-nous, c'est donner à n'importe qui, des enfants qui courent dans la cour de récréation au policier qui court après le voleur, à celui qui "court les jupons", des joggeurs du dimanche à l'athlète qui courent dans le stade, bref courir nous apparaissait comme une activité plutôt futile, un divertissement voire une occupation servile quand il s'agit comme on dit de "faire ses "courses", ce qui ne demande pas beaucoup de réflexion. Et nous avons tendance à nous demander "mais tous ces gens là n'ont-ils pas quelque chose de plus intelligent à faire que de courir?". Nous faisons nôtres ces formules: "*La frivolité n'a aucun besoin d'être justifiée*", "*Le plaisir, il faut s'y adonner*, là où on le trouve sans trop se poser de questions. Et puis courir, c'est vouloir arriver le plus vite possible d'un endroit à un autre, alors que la pensée philosophique demande du temps et de la réflexion et cultive volontairement la lenteur. Ils se nomment péripatéticiens, les philosophes marchent, ils se promènent, ils ne courent pas. Bref quoi de plus antiphilosophique que de courir!

Avec le livre de Guillaume Le Blanc, on apprend qu'il est possible de réfléchir sur les activités les plus communes de tous les jours, tout dans le vie peut être l'objet d'une réflexion philosophique, même la manière de "boire son café" dit Jean-Paul Sartre. Et nous apprenons avec Pascal que "se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher" et "*ne peut-on se moquer d'elle justement en prenant au sérieux le coureur*" et toujours selon Pascal, celui qui court toute la journée après un lièvre, nous en apprend plus sur la condition humaine que bien des traités de métaphysiques. On apprend qu'il n'y a pas d'un côté un cerveau et de l'autre un corps, des activités intelligentes et des activités qui ne le sont pas, que les sportifs ne sont pas des corps mécaniques et répétitifs. Courir vaut bien des "méditations physiques".

Il y a une intelligence du corps pour qui sait l'observer. Malgré son allure de fonctionnaire au crâne dégarni, le maigrelet Emil Zatopek, *court davantage avec ses bras qu'avec ses jambes*, "son corps commence par le haut", à la manière d'un artiste, il crée un style, "*une sorte de déséquilibre qui crée une intensité inédite*"

il est beau en courant avec sa grâce et son *"allure de vie somptueuse"*. C'est tout un art de courir, la maîtrise d'un corps qui semble échapper à toute maîtrise, les jambes interminables de Marie-José Pérec donnent l'impression qu'elle ne court plus mais qu'elle est en apesanteur au-dessus de la piste, comme si ses pieds ne prenaient plus appui sur le sol, elle vole, elle plane, elle est une gazelle. Grâce à elle, nous comprenons le sens kantien de l'art comme finalité sans fin: *"En face d'un produit des beaux-arts, dit Kant, on doit prendre conscience que c'est là une production de l'art et non de la nature ; mais dans la forme de ce produit, la finalité doit sembler aussi libre de toute contrainte par des règles arbitraires que s'il s'agissait d'un produit de la simple nature. »*

Sans la lecture de ce livre, nous n'aurions jamais pu deviner, que courir était le résumé de l'histoire de la philosophie. Nous apprenons la philosophie. Le coureur est successivement différents philosophes. Il est d'abord, au début de sa course, cartésien, la liberté de sa volonté lui fait prendre la décision de la course, il exerce un pouvoir sur ce corps, *"au commencement, nous pensons toujours que notre âme est plus grande que notre corps et peut le contenir"* le coureur rythme sa course, maîtrise le geste, il calcule et mesure ses efforts, le sujet est dominateur, le "je pense" triomphe dans l'affirmation de soi. Il est également kantien grâce au libre jeu de ses facultés, il ressent l'effort, il pense à ce qu'il fait mais aussi il imagine, la victoire à venir ou la simple satisfaction qu'il aura à terminer la course. Le libre jeu des facultés, c'est aussi *"le libre jeu des membres du corps."* Puis vient le moment leibnizien, il prend conscience de la diversité des possibles, jusqu'où pourra-t-il courir? Pourra-t-il terminer sa course? Tout est possible, il est confronté à l'indétermination qui rend l'avenir imprévisible, seul un Dieu omnipotent et omniscient connaît ce qui va arriver. Le marathonien finit spinoziste, il est à bout de forces, le corps finit par prendre le pouvoir, sa volonté devient faible, ce n'est plus que dans ce corps qu'il trouve l'énergie nécessaire pour continuer, il ne pense plus que ce que ce corps lui permet de penser, il comprend qu'il n'existe plus *"qu'à travers les idées des affections dont le corps est affecté"*. La découverte de Spinoza est à son comble: *"l'esprit est l'idée du corps en acte"*. Et "nul ne sait" par cet effort de persévérer dans son être "ce que peut le corps". Et finalement qu'importe le résultat, épuisement, abandon ou victoire, faut-il apprendre, non seulement, *à perdre contre les autres*, mais aussi contre soi-même *pour gagner contre soi-même*.